

# LES IDÉES RELIGIEUSES DES LACANDONS

par

JACQUES SOUSTELLE (1)

Presque aux limites du Mexique et du Guatemala, des forêts extrêmement épaisses, sur un sol fortement accidenté, s'étendent entre les fleuves Usumacinta, Lacantún et Jataté. Cette région, de climat très humide (saison des pluies de mai à décembre, précipitations fréquentes en « saison sèche »), est habitée par 180 à 200 Lacandons, répartis en petits groupes d'une à cinq familles. Ces groupes sont disséminés sur l'ensemble de ce territoire ; leurs relations étant bien souvent peu amicales, ils demeurent assez isolés les uns des autres.

Par suite de circonstances particulières (difficultés naturelles, résistance opiniâtre opposée à la colonisation (1)), ces indigènes ont conservé leur religion entièrement intacte, sans même ce vernis superficiel de christianisme qui caractérise leurs parents de langue et de race, les Mayas du Yucatán. Aussi l'étude des croyances et des mythes de cette population présente-t-elle un intérêt tout particulier, puisque nous y saisissons sur le vif des phénomènes qui presque partout ailleurs ont été déformés ou même supprimés à la suite de la conquête.

## Le Totémisme.

Les Lacandons se divisent en groupes, dont chacun se rattache à un animal que nous appellerons le

« totem » de ce groupe. En langue indigène, on dit « wonen », c'est-à-dire « parent ». A l'heure actuelle les groupes ou « clans » totémiques sont presque uniquement des groupes locaux, c'est à-dire que tous les hommes vivant au même endroit portent généralement le même nom d'animal ou nom totémique. Je n'ai guère vu qu'une exception à cette règle, mais explicable : l'individu portant un nom totémique différent avait été chassé de son propre groupe et recueilli par un autre.

Il existe donc un clan « singe », *maas*, (a), un clan « sanglier » (*k'ek'en*), un clan « singe à tête blanche » (*sanhol*), un clan « faisan » (*k'âmbul*), un clan « singe hurleur » (*akmas*) (b). Toute la partie nord-ouest du territoire Lacandon est peuplée uniquement de « singes » et de « sangliers », divisés en plusieurs sous-groupes locaux ; ces indigènes ne connaissent que par ouï-dire les autres totems, et ne les situent que très vaguement. Mais outre cette division, il en existe une autre qui se superpose à la première : cette division comporte deux groupes, les classiques « phratries » de Durkheim très probablement, et chacune de ces phratries englobe à son tour plusieurs totems simples. Les phratries portent respectivement les noms de « kar-

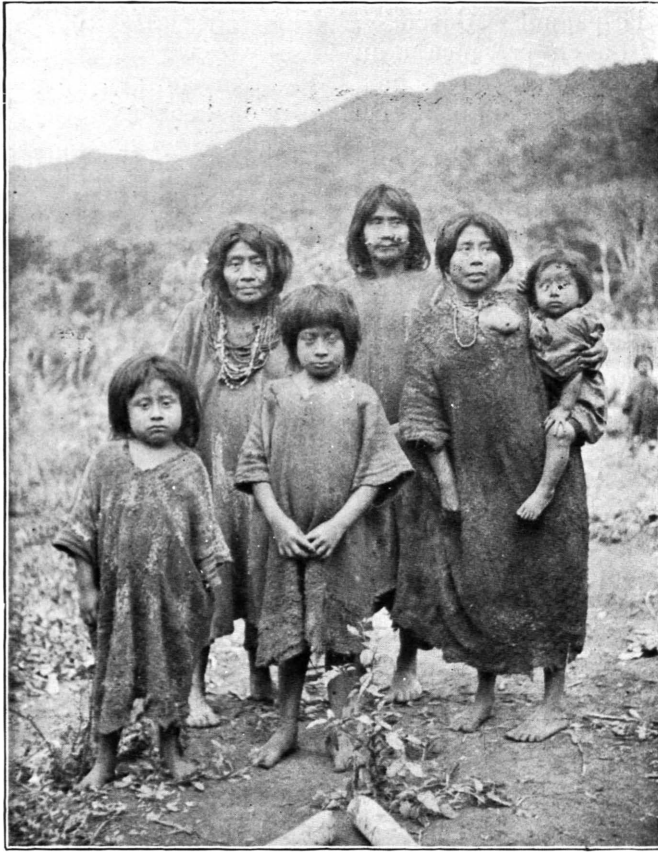
(a) Singe de petite taille, « mico » en espagnol.

(b) Ordinairement le singe hurleur est désigné par le mot *baats*. Peut-être s'agit-il d'une autre espèce ?

(1) Les chiffres placés entre parenthèses dans le cours de l'article, renvoient à l'index bibliographique.

*siya*», « *kalsiya* » et de « *kobo* » ; or les totems singe et singe-hurleur sont rapportés au premier groupe, et les totems sanglier et

On peut se demander s'il n'existerait pas d'autres de ces groupes supérieurs ; en effet, les Lacandons interrogés disent souvent : « Dans



1. Chef Lacandon du Jatalé, ses femmes et ses enfants.

faisan au second, de sorte que l'on parvient à un tableau de ce genre :

I	
(kalsiya. karsiya)	
singe (maas)	singe hurleur
	(akmas)
II	
(kobo)	
sanglier	faisan
(k'ek'en)	(k'ambul)

telle région (par exemple Tzendales, près du Lacantún) il y a un clan (par exemple les singes à tête blanche. sanhol) mais il n'est ni karsiya ni kobo ». Sans doute, plus simplement, faut-il attribuer ce fait à l'ignorance où se trouvent les Lacandons dès qu'il s'agit de groupes indigènes un peu éloignés. Il est probable que la division en deux

« phratries » s'étend à toute la population.

Si les noms des totems sont clairs, ceux des phratries le sont beaucoup moins. On a été frappé (2) par la similitude du mot « karsiya » avec l'espagnol « García ». Se trouverait-on en présence d'un emprunt ? A vrai dire, il est bien difficile d'imaginer comment cet emprunt aurait pu avoir lieu, surtout si l'on se représente l'importance de ces éléments dans la pensée indigène (voir plus loin). D'un autre côté, dans un groupe extrêmement isolé, sur la rive gauche du fleuve Jataté, on voit apparaître le même mot sous la forme « kasiyar », ce qui pourrait confirmer la thèse de l'origine indigène. De toute façon, le terme demeure extrêmement obscur, et tout autant le mot « kobo », auquel il est impossible pour l'instant d'attribuer une signification précise.

Quoi qu'il en soit, dans toute la région nord-ouest, nous avons affaire à des « singes » qui sont toujours « karsiya » et à des « sangliers » qui sont toujours « kobo ». Les karsiya se vantent invariablement d'être des amis sûrs et de bon caractère, ce qu'ils sont en effet, et prêtent par contre aux kobo une tendance à la trahison et à la violence. Les actes d'hostilité ne sont pas rares entre groupes locaux, et bien souvent ce sont précisément les kobo qui se montrent le plus guerriers ; l'accueil qu'ils nous ont fait, tout en restant amical, avait quelque chose de contraint et de réticent qu'on ne remarquait pas dans l'autre phatrie. Fait important : il semble même exister des différences dialectales entre les deux phratries. Toutes deux utilisent le Maya, mais celui que parlent les

kobo se rapproche plus du Maya Yucatèque que le dialecte des karsiya. Certains mots sont même, chez ces derniers, tout à fait différents : en particulier un mot d'importance extrême, celui qui désigne le Maïs (chez les kobo, isim ; chez les karsiya, nor ou nol). Il est possible que la division en phratries réponde à une hétérogénéité fondamentale dans le peuplement de la région.

On sait qu'en général le totémisme s'accompagne de l'interdiction de consommer le totem, et de l'exogamie. Or la prohibition de consommation ne joue pas : les « singes » font même leur plat préféré de la chair de leur totem ; si on leur reproche de consommer un « parent », ils répondent que ce parent est bon à manger, et que rien ne leur défend cet usage. Par contre l'exogamie est respectée d'une façon presque totale : presque, car j'ai vu un cas d'homme « sanglier » marié avec une femme du même totem. D'une façon générale, les « singes » épousent des femmes « sangliers », et les « sangliers » des femmes « singes ». Par suite de l'éloignement habituel des karsiya à l'égard des kobo, il n'est pas rare que les relations entre beaux-parents (gendre et beau-père, beau-frère et beau-frère) soient à peu près rompues dès après le mariage : la persistance de l'exogamie n'en est donc que plus remarquable.

Le totem se transmet en descendance paternelle, c'est-à-dire que les enfants d'un « singe karsiya » et d'une « sanglier kobo » sont « singes » et « karsiya ». Il en résulte que l'oncle utérin, frère de la mère, personnage si important dans les sociétés totémiques à descendance maternelle, ne joue aucun rôle chez les Lacandons, où le père est le

chef de la famille. Ce fait, joint à l'absence de prohibitions de nourriture, tend à faire considérer le totémisme Lacandon comme une survivance, en voie de régression. Cette physionomie régressive apparaît encore plus nettement dans la confusion du clan totémique avec le groupe local, résultat naturel de la descendance paternelle. J'ajouterai que, chez les Lacandons du Jataté, où ne subsistent plus que de vagues réminiscences totémiques, on arrive à l'endogamie par le système des mariages entre cousins, à l'intérieur du même groupe ; l'isolement du groupe du Jataté, coupé de toutes relations avec les autres, a sans doute beaucoup fait pour hâter cette évolution.

Par contre, chez les autres Lacandons, le système totémique, tout en s'effaçant quelque peu comme réseau d'obligations rituelles et sociales, garde toute son importance comme système classificatoire et mythologique. Non seulement les hommes, aux yeux des Lacandons, mais la nature et le monde mythique sont soumis à la division entre « karsiya » et « kobo ». Tout vient entrer dans les mêmes cadres. Par exemple, de même que les indigènes « singes » sont karsiya, de même les Singes de la forêt, les animaux, appartiennent à cette phratrie ; quant aux Sangliers (animaux), ils sont kobo tout comme les Sangliers » (hommes de ce clan). Les dieux, de leur côté, se rangent sous les mêmes rubriques : une série de divinités (ho, kicokčop, etc...) qui sont censées résider à Yaxchilán, dans les ruines Mayas, ainsi que le dieu de la forêt, k'anànk'aš, sont karsiya ; par contre metsabok (sans doute dieu de la pluie) et itsanoku dieu du lac Peljá appartiennent à

la phratrie kobo. La segmentation de la société humaine se reflète donc sur le monde naturel et surnaturel.

#### Les dieux.

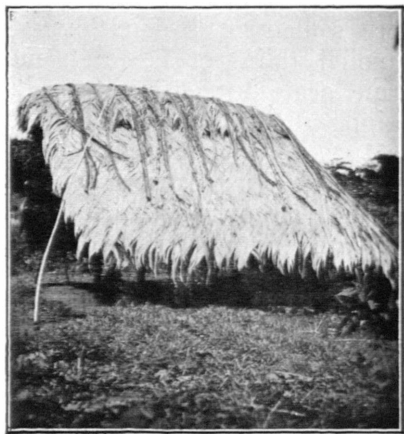
Les divinités dont je viens de parler se retrouvent, chez tous les Lacandons du nord-ouest, avec quelques différences locales. Les principales sont au nombre d'une vingtaine, parmi lesquelles, en plus de celles qu'on a déjà citées, il faut mentionner k'ak', le feu, k'in ou kiyum, le soleil, nà ou oknà, la lune. J'ai parlé ailleurs des encensoirs-idoles qui représentent les dieux dans les temples (3). Chez les Lacandons du Jataté, on assiste à une véritable concentration des personnalités mythiques, puisque le temple est consacré seulement à deux divinités : le soleil (k'in) et la forêt (muur, forme locale du mot maya muul, qui désigne à la fois la montagne et la forêt) ; à chacune correspondent deux ou trois encensoirs, ainsi que des pierres ramassées sur une colline sacrée. La mythologie, elle, conserve des traces d'un panthéon plus peuplé, notamment d'un certain dieu « biràm » qui se retrouve sous la forme « ač-bilàm » chez les autres Lacandons. Mais en ce qui concerne le culte, tout au moins, une très forte réduction s'est réalisée, qui semble bien aller de pair avec l'affaiblissement de la religion totémique.

La mythologie indigène lie toujours d'une façon très étroite le soleil avec un dieu très important qui vit sous terre, usukunkiyum (« usukun » veut dire « son frère aîné »). Il est possible que ces deux divinités soient confondues chez les Lacandons du Jataté. Suivant eux, kiyum, le soleil, se retire pendant la nuit dans des cavernes situées près du

campement indigène, et en ressort le matin pour décrire son orbe dans le ciel. Le soir, il redescend sous terre, en empruntant comme chemin le tronc des arbres, au travers duquel il passe dans le sol. Les cavernes en question sont donc l'objet d'une vénération particulière. Chez les Lacandons du nord-ouest, le mythe distingue nettement le soleil et « son frère aîné ». Ce dernier, le soir, attend le soleil à la porte de l'occident (kubink'in : « (par où) s'en va le soleil »), et le porte sur ses épaules, lui faisant décrire sous terre le trajet inverse de celui qu'il a effectué dans le ciel. Au milieu de la nuit, tous deux se reposent un instant ; le

sin, qui provoque également les épidémies en transperçant les hommes de flèches invisibles. Lorsque kisin secoue la terre, usukunkiyum soutient de toutes ses forces les piliers sur lesquels repose le sol, et empêche des crevasses de se produire. Le monde extérieur, en effet, a pour bases des piliers semblables à ceux des maisons indigènes, des troncs d'arbres, sans lesquels il s'effondrerait dans le monde souterrain. Celui-ci est d'ailleurs tout à fait semblable au nôtre, avec ses forêts et ses champs de Maïs ; usukunkiyum y vit avec sa famille dans une case du type Lacandon habituel.

#### Les points cardinaux.



2. Temple des Lacandons du Jataté.

soleil absorbe un mélange de Maïs pilé et d'eau, puis la marche reprend jusqu'à l'orient (tak'in : « (par où) vient le soleil »). Quant au soleil lui-même, il appartient à la phratrie karsiya, ainsi que la lune.

Une des principales fonctions du dieu souterrain est d'éviter les tremblements de terre. Ceux-ci sont attribués à une divinité mauvaise, ki-

On vient de voir que l'orient et l'occident sont liés d'une façon étroite, dans la pensée indigène, au monde souterrain. Il en est de même du nord (šamàn) et du sud (nohor). Un mythe extrêmement compliqué raconte à ce propos qu'un Lacandon nommé k'in kobo (k'in signifie soleil, et c'est aussi le nom que l'on donne souvent au fils aîné), fut le seul homme qui ait jamais pénétré, après mille aventures, dans le royaume d'usukunkiyum. Or un des nombreux épisodes de son odyssée souterraine n'est autre que la création des points cardinaux : ce k'in kobo, qui est évidemment un grand sorcier, métamorphose son propre fils en quatre couples de Taupes, et place chacun d'eux à l'un des quatre points cardinaux. Nous voyons apparaître ici des thèmes familiers à la mythologie des populations indigènes du Mexique : importance du nombre quatre et des points cardinaux, en même temps que la liaison intime avec le monde



3. Les encensoirs-idoles disposés sur l'autel,

souterrain. La Taupe n'est-elle pas l'animal souterrain par excellence ? Quant au fait que le héros du mythe s'appelle justement « soleil », il n'est sans doute pas fortuit ; mais on se demande alors pourquoi il est kobo, puisque le soleil appartient à la phratrie karsiya.

#### Les morts.

Suivant que l'on se rapporte à telle ou telle tradition locale, le sort des morts est dépeint d'une façon différente, mais on voit que dans

tous les cas les morts sont en relation soit avec le soleil, soit avec des cavernes, ce qui à bien des égards est la même chose. Selon les Lacandons du Jataté, les morts vont dans le soleil. Là-haut ils se trouvent dans un monde où sont réunis tous les agréments que peut désirer un Lacandon et d'où sont bannis les maux dont il souffre sur cette terre. De grandes forêts, aux arbres élevés, mais pas de ces petits buissons épineux que les indigènes redoutent, car ils déchirent leurs pieds nus et étouffent leurs



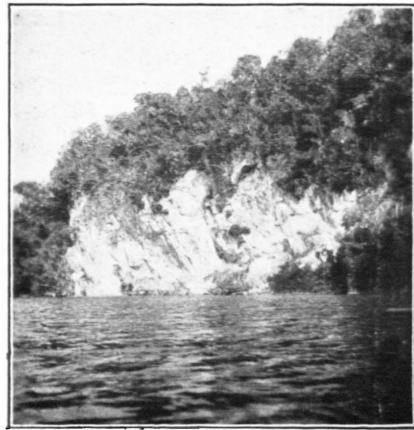
4. Abri destiné à la fabrication du posol pour les offrandes au soleil.

cultures. Pas de Tigres (Jaguars). Les hommes qui, étant morts, sont arrivés là-haut, y possèdent de nombreuses femmes, qui donnent naissance à beaucoup d'enfants. Ils ont des maisons semblables à celles qu'ils construisaient sur la terre et du Maïs en abondance. L'eau ne fait jamais défaut.

Tous les morts vont au même endroit, et ceux qui durant leur vie s'étaient signalés par leur violence perdent là-haut ce caractère brutal. Les indigènes du Jataté redoutent particulièrement un chef nommé k'ayum, établi près du Lacantún, qui leur a fait la guerre pour leur enlever des femmes et a tué deux membres du groupe ; or, disent-ils, ce k'ayum une fois mort ira dans le soleil, et ne sera plus leur ennemi. Les morts décrivent dans l'espace l'orbe même du soleil, et par conséquent se retirent avec lui, la nuit, dans les cavernes.

C'est seulement dans des cavernes que la tradition des autres Lacandons fixe le séjour des morts. Il s'agit là de grottes naturelles creusées dans les falaises d'un lac situé au nord-

ouest du Lac Peljá et beaucoup plus étendu que ce dernier. Les bords de ce lac (que j'appellerai « lac Metsaboc », du nom que lui donnent les indigènes), affectent en plusieurs endroits la forme de murailles rocheuses à pic, et les cavernes s'ouvrent directement sur l'eau. On n'y peut parvenir qu'en pirogue. Chacune de ces excavations naturelles est considérée comme l'habitat d'une divinité déterminée, et la principale abrite croit-on, le dieu metsabok lui-même. A l'intérieur de chacune d'elles on trouve un amas d'encensoirs qui ont servi à célébrer des cérémonies, et souvent encastés dans des fissures du sol pierreux, des crânes ou des ossements humains en bon état de conservation. L'origine de ces restes est encore, pour moi, douteuse. Si l'on inter-



5. Une des falaises du lac Metsaboc.

roge les indigènes, ils répondent que metsabok (ou tel autre dieu) a résidé ici sous forme humaine et a laissé ses os en partant. D'un autre côté, la tradition désigne expressément ces mêmes cavernes comme le séjour des morts. Les Lacandons de la région viennent-ils y aban-

donner les cadavres des leurs, ou plutôt leurs ossements ? Cela supposerait la pratique du « second enterrement », car j'ai vu moi-même que les morts sont d'abord mis en terre sous un petit tumulus. Il y a là un problème dont il paraît impossible, provisoirement, de dissiper l'obscurité.

**Rôle des femmes dans la religion.**

Les idées relatives aux femmes, dans leurs rapports avec la reli-



6. Caverne-sanctuaire du lac Metsaboc.

gion, paraissent tout d'abord condamner celles-ci à une sorte de minorité perpétuelle. Les femmes, en effet, ne doivent pas pénétrer dans le temple, sauf en de rares occasions, et sont exclues de la plupart des cérémonies. Un des rites les plus importants consiste dans la fabrication et la consommation d'une boisson alcoolique à base de Maïs, à laquelle on mêle une écorce d'arbre appelée « balce ». Or la cueillette de cette écorce est réservée aux hommes, et selon la croyance générale, toute femme qui,

par mégarde, toucherait un morceau de cette écorce ou marcherait dessus, mourrait immédiatement. Les Lacandons prennent bien garde de ne jamais laisser traîner le moindre fragment de balce, et, lorsqu'ils ont bien voulu m'en donner, ils ont posé comme condition que je le serrerais aussitôt avec soin dans mes bagages. Chose curieuse, ils semblent croire que cette vertu maléfique du balce à l'égard des femmes se limite à celles de leur race, car, selon eux, ma femme pouvait toucher du balce impunément. D'un autre côté, les femmes sont admises, durant les cérémonies, à consommer la boisson fabriquée avec cette écorce, bien qu'elles en prennent infiniment moins que leurs maris.

L'élément féminin, dans chaque groupe, est donc tenu à l'écart d'une certaine partie de la religion ; mais par contre il devient extrêmement important dans un autre domaine. On offre aux divinités, surtout chez les Lacandons du Jataté, une bouil-



7. Tombeau d'un enfant chez des Lacandons résidant près du fleuve Chocoljá. Au pied du tertre on voit l'arc du mort qui a été placé là.



lie de Maïs et d'eau, le *posol* (en Lacandon : k'ayem), qui ne peut être fabriqué que par des femmes, et encore pas par n'importe laquelle. Il faut « savoir », c'est-à-dire, vraisemblablement, incorporer à la fabrication de cette mixture un certain nombre de gestes rituels. A côté du temple se trouve un petit abri de feuilles où deux femmes (sur les quatre du groupe) se relaient pour confectionner le *posol* des dieux ; or cette opération est d'une importance énorme aux yeux des indigènes, car elle a pour effet d'assurer la continuité du phénomène central de la nature : l'apparition du soleil. Si les offrandes de *posol* cessent, le soleil disparaîtra, et ce sont les femmes qui garantissent la régularité de sa course, car l'idée qu'un homme puisse fabriquer du *posol* paraît pure folie aux indigènes. Selon la formule d'un Lacandon du Jataté : « S'il n'y a pas de femme, il n'y a pas de *posol* ; s'il n'y a pas de *posol*, il n'y a pas de soleil. » On voit se manifester ici une véritable division du travail magico-religieux entre les sexes : l'offrande au soleil, qui assure la répétition des phénomènes de la nature et de la vie, ne peut être faite que par les hommes ; mais le *posol* qui est l'objet de l'offrande ne peut être fait que par les femmes. Voilà l'élément féminin réhabilité,

du point de vue religieux. A côté de l'homme-prêtre, il y a la femme-qui-sait-fabriquer-le-*posol*. Son importance est telle que, les Lacandons du Jataté étant sur le point de se partager en deux groupes, ces deux groupes se sont « clivés » de façon à englober chacun une des deux femmes initiées à la confection rituelle de l'offrande. Ainsi, chacun des deux nouveaux groupes pourra continuer à maintenir, de son côté, la régularité des mouvements du soleil. Le rôle des femmes semble peut-être moins important dans le nord-ouest. Cependant, aucun homme non marié ne peut, dans cette région, posséder d'encensoirs-idoles ni célébrer d'actes rituels. C'est donc que partout chez les Lacandons la femme est le complément nécessaire de toute activité religieuse : ce qui est sans doute une raison, entre d'autres, pour expliquer la tendance de tous ces indigènes à la polygamie dès que les circonstances la rendent possible.

#### INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- (1) VILLAGUTIERRE (Sotomayor). Historia de la conquista de la Provincia de el Itza, y Reducción y Progressos de la de el Lacandón. Madrid, 1701.
- (2) TOZZER (Alfred M.). A comparative Study of the Mayas and the Lacandones. New-York-1907.
- (3) SOUSTELLE (Jacques). Notes sur les Lacandons du Lac Peljá et du Rio Jetjá, *Journal de la Société des Américanistes* t. XXV, 1933.

